

Tout un sens

I

Tant de regards tournés vers moi. Toute la salle m'écoute, captivée. Ma voix s'élève, passionnée et vibrante. Toute cette force dans ce corps, raccourci et faible.

Les mots pénètrent dans tous les crânes de cette masse, cognent contre les murs, résonnent partout dans la salle. Instant de puissance.

« C'est mon heure, enfin ! » me dis-je.

Tout le monde, chez les Jacobins, m'écoute, me craint même.

Enivré. Comme cette fois, à l'Assemblée, où je lançai à Brissot : « Je ne suis pas pour le peuple, je suis du peuple » :

C'était vrai. Cela l'est encore. Je me bats pour le peuple, mais aussi pour moi. Mon engagement, c'est une affaire entre moi et moi-même. Un idéal... un rêve qui, s'il n'est pas accompli, m'empêchera de vivre. Une énergie farouche.

Enivré.

Depuis une heure maintenant, je suis sur la scène. Depuis une heure, je goûte à cette ivresse. Depuis une heure, je m'élève au-dessus des hommes. Depuis une heure, je combats l'injustice, le pouvoir absolu, le malheur du peuple. Je lutte pour mon idéal.

Bientôt, je descends, chancelant. Danton et Camille m'accueillent sur la terre ferme, avec des sourires approbateurs. J'aime cela.

Ivresse.

Noir.

Retranché à l'Hôtel de Ville.

Des pas dans l'escalier, qui mènent à une salle où je me suis enfermé pour réfléchir.

Je suis perdu. Ils tueront l'hirondelle qui m'a guidé jusqu'ici.

Déjà, ils sont sur le seuil.

Désespoir infini.

Je ne veux pas qu'ils me touchent, qu'ils salissent la pureté, qu'ils souillent ce que j'ai de plus précieux, qu'ils soufflent sur la flamme de mon idéal.

Ils entrent.

J'attrape mon pistolet sur la table je le pointe sur ma tempe ils se précipitent je tire.

Douleur insoutenable.

Des ombres autour de moi.

*

Myriam se réveille en sursaut.

Elle a rêvé.

Ses cours d'histoire la hantent jusque dans son sommeil

La Révolution Française... cette période de l'Histoire l'enthousiasme de plus en plus. Les grands hommes surtout.

Robespierre la passionne, l'intrigue. Cet homme est la figure de l'engagement même. Il voulait la Justice, l'Égalité. Il a poursuivi son but, jusqu'au bout. Mais à quel prix ? Il en est devenu fou... et seul. Un trop fort engagement conduit-il à la folie ? Ou est-ce le pouvoir ? Cet homme l'effraie.

Mais pourtant, elle se sent proche de lui. Très proche.

Elle allume la lumière et s'assoit sur son lit, regarde la photographie accrochée, en face de son lit. Elle représente un petit bébé. Nouveau-né. Né trop tôt. Elle.

Pour elle, qu'est-ce qu'un engagement ?

A-t-elle, elle aussi, une mission ?

Elle fixe longtemps la photographie.

Oui elle aussi elle a fait un serment. Auprès de ce bébé, qui ne s'est pas laissé mourir, pourtant affaibli et sans mère elle s'est engagée à vivre, à poursuivre l'œuvre qu'il a commencé.

Demain Myriam va dans un collège pour parler du handicap. Elle a l'impression d'aller au casse-pipe. Mais elle ressent un désir, encore plus fort que ses peurs, celui de changer les choses. Le regard, les injustices...

Oui car il y a des injustices. Pourquoi certains endroits leur sont-ils interdits ? Pourquoi un enfant handicapé n'aurait-il pas droit à l'instruction ? Pourquoi une personne handicapée perd-elle ses allocations, lorsqu'elle vit avec un conjoint salarié ? Pourquoi tant de droits bafoués ? La fatalité.

Non elle ne croit pas à la fatalité. Et même, cela la révolte. Encore plus que les regards apitoyés, méprisants, ou cette phrase péremptoire, assassine : « Regarde la petite fille handicapée. Vois comme, toi, tu as de la chance

Phrase blessante, maladroite.

Comment comprendre cette mère ?

Demain elle va dans un collège pour en parler. Elle va se faire le porte-drapeau de quelque chose, qui est trop lourd pour elle. Est-ce une bonne idée ? Parler d'elle à des étrangers... elle a un peu peur.

Mais une seconde peur arrive en elle, paradoxale. Elle a peur de ne servir à rien, d'être inutile. Elle veut être active. Militer...

Mais militer, n'est-ce pas s'exposer ostensiblement ? Alors elle n'a pas le choix. Elle ira donc au-devant de la scène...

Mais si militer, c'était juste être présente là où il le faut, quand il le faut ?

II

Myriam passe l'entrée du collège.

Que de fois elle a voulu se décommander. Que de fois elle s'est dit qu'elle ne pouvait pas annuler au dernier moment. Que de fois elle a pensé que le courage, c'était se forcer à faire un acte que tout notre être se révolte à faire, pour atteindre un but, qui est le meilleur. Comme avancer toute seule, dans la maison, mettre un pied devant l'autre, alors que l'on est paralysé par la peur de tomber, pour, enfin, se déplacer seule. Comme avaler un aliment, pour se nourrir, alors que l'on est transi de peur, à l'idée de s'étouffer.

Comme témoigner de son expérience de personne sur fauteuil devant des inconnus, pour faire avancer la cause du handicap, alors que l'on n'a qu'une envie : se terrer !

Maintenant elle est là. Plus moyen de reculer !

On la conduit dans une salle. Grande.

Sur l'estrade à présent. Elle fait face à son public. Gosses de douze, treize ans.

Et puis, ça y est ! Ca commence !

A travers les questions posées, elle entraperçoit tous les préjugés, contre lesquels elle veut se battre.

Un élève :

- Suivez-vous un traitement ?

Elle :

- Le handicap n'est pas une maladie. C'est une trace indélébile, sur un corps, de la naissance ou d'un accident de la vie. Et on ne peut pas guérir du handicap. On peut seulement réparer. Mais il restera toujours des points de colle et des fissures. Mais cette question est intéressante car au travers d'elle, on voit le désir de me faire guérir et de me faire vous ressembler. Seulement, moi je n'ai pas envie de vous ressembler, si beaux soyez-vous. Je n'ai pas envie que l'on m'enlève mon handicap, ma locomotive et mon originalité. Aussi, quand on me dit gentiment « pour moi, tu n'es pas handicapée », je le prends très mal : « Rends-moi mon handicap ! »

Un autre :

- Quelles sont vos relations avec vos parents ?

Elle :

- Comme les vôtres, je pense. Orageuses avec des éclaircies. Tant qu'il y aura des adolescents, handicapés ou valides, je crois que ça sera comme ça.

Une voix dans l'assemblée :

- Avez-vous des difficultés à vous faire des amis ?

Elle :

- Non pas du tout. Il faut aller vers les autres, surtout quand on est handicapé car les autres n'osent pas ou ont peur de mal faire. Alors même si c'était dur j'ai abattu les barrières de la timidité et je suis allée à l'aventure. J'ai mon noyau d'amis proches et tout autour, des électrons libres. Comme tout le monde.

Un garçonnet :

- Avez-vous des amis handicapés ?

Elle :

- Oui. Mais j'ai aussi des amis valides. Je ne trie pas selon s'il a un handicap ou pas. Mon meilleur ami est handicapé. Ma meilleure amie ne l'est pas. Mais cette question est intéressante parce qu'elle donne l'impression de ghettoïsation. Savez-vous qu'avant, toutes les personnes handicapées étaient parquées dans des instituts, presque cachées ?

Oui. Parquées. Cachées.

Et elle, elle est sur le devant de la scène. Ostensible.

La conférence a duré deux heures. Elle ne les a pas vues passer. Elle ressort. Elle est vidée, mais heureuse. Elle a l'impression d'avoir mis sa petite pierre à un grand et majestueux édifice. Enfin utile. Fière.

Dans la voiture qui la ramène chez elle, bercée par le bruit du moteur, elle s'endort.

Sourire paisible.

III

Devant la gare. En fin d'après-midi.

Myriam distribue des tracts.

Elle fait partie d'une organisation politique.

Le responsable départemental l'a appelée ce matin et lui a donné ce rendez-vous.

« En vue des prochaines élections, il faut se mobiliser ! »
Et là, elle arpente le porche, sur son fauteuil et distribue les papiers.
De temps en temps, elle s'arrête pour discuter avec les autres militants.
Elle tracte. Elle a la technique.
Juste une question de visée et surtout de freinage...
Elle fonce sur les gens bien en face et s'arrête juste devant eux... petit sourire conseillé.
Après un moment de surprise, les gens prennent le tract.
Elle voudrait tellement faire changer les choses, surtout le regard des autres sur le handicap...
et les lois..
Elle a un idéal. Et c'est pour cet idéal qu'elle s'est inscrite à cette organisation politique.
En effet, la politique l'intéresse. Et cela, depuis toute petite. Bien forcée, quand on a, à moitié réveillée, dans la voiture, la radio branchée sur une station d'informations continue. Ainsi, dès le matin, on va en cours, la tête déjà remplie de « politique économique du pays », de « conjoncture actuelle », de « fracture sociale » et autre « referendum ».
Là-bas, deux filles la regardent, l'œil torve et interrogateur. Elles lui reflètent sa différence.
Mais elle s'en moque. Elle les ignore car elle a compris que l'on n'est différent que par la perception que l'on croit que les autres ont de nous. Elle ne nie pas sa différence. Au contraire, elle l'assume, elle en joue.
Et là voilà qui fonce vers les deux filles, qui ne s'intéressent pas à ce fauteuil qui avance sur elle : elles ont déjà tourné les talons.
Elle voulait juste leur donner un tract.
Pour un idéal...

IV

Myriam termine un poème.
A la télévision, un jour, elle a vu un bébé kenyan, âgé d'un mois, mourir de faim. C'était une scène très violente, sans effusion de sang ni mitraille bruyante. C'était une scène très violente, où la mort régnait. Une scène réelle. Elle a vu la mort en direct.
Dès lors, révoltée par la mort de ce nourrisson, par l'injustice de la pauvreté, elle s'est dit qu'il fallait agir. Elle ne pouvait pas rester sans rien faire.
Emotion douloureuse, qui lui rappelle, peut-être, ce à quoi elle a échappé.
Elle se souvient qu'un ami de ses parents s'occupe d'une association humanitaire en Afrique.
Elle lui demande donc ce qu'une jeune « invalide » pouvait bien faire pour l'aider.
« Ecris un poème : on le mettra dans l'Editorial du journal de l'association »
Elle l'a terminé, son poème. Il a jailli !

VIE SOMBRE

Que fais-tu
Petit garçon à la peau noire
Tu regardes le ciel étoilé
Les étoiles, qui te sourient,
A toi, qui ne souris plus
Depuis longtemps

Que fais-tu
Petit garçon à la peau noire
Noire comme un ciel de nuit
Noire comme tes yeux
Noire comme l'ombre de la misère
Qui se promène
Terrible, injuste, fatale
Partout dans ton pays

Que fais-tu
Petit ciel de nuit
Sans étoiles
Tu pleures
Tu as perdu
Tes amies dorées
Ton or
Ton enfance

Que fais-tu
Ma nuit
Tu penses à une vie heureuse
Tu désespères un avenir sans soucis
Mais tu sais,
La vie est heureuse
De l'autre côté

Que fais-tu
Petit garçon à la peau couleur de nuit
Tu te souviens
De ceux qui t'ont oublié
Trop occupés
Dans leurs voitures
Cheveux au vent
Insouciant

Que fais-tu
Tu attends que l'on te console
Tu attends que la vie te berce
Enfin

Mais moi, je me souviens de toi
J'aimerais te consoler
Je voudrais faire naître
Les étoiles dans ton ciel noir
Je souhaite remplacer
Ta nuit d'encre par un jour éclatant
Je veux raviver
La flamme qui est en toi et éclairer
Tes joues sombres par la lumière sucrée d'un sourire

Apaisée.

Elle espère que ses mots, sa poésie, vont faire vibrer l'âme d'autres personnes, qui agiront à sa suite.

Si elle pouvait, au moins, être le catalyseur !

Peut-être un enfant sauvé.

Une vie humaine.

V

Au self de son lycée, devant une table.

Depuis une demi-heure, elle explique quelques notions de français à son meilleur ami, un an de moins qu'elle, un tantinet récalcitrant aux subtilités de la langue. Elle dit :

- Et, selon toi, qu'est-ce qu'une métaphore ?

Réponse :

- C'est quand on compare sans comparer

Elle :

- J'adore ta définition ! Limpide comme de l'eau de roche ! Non mais en fait...

Et la voilà repartie dans ses explications : « C'est une sorte de comparaison, mais à un niveau plus élevé, c'est-à-dire que le comparant est le comparé et quand l'outil de comparaison se fait la malle. Par exemple : « tu es comme un dieu » qui est une comparaison, en métaphore, ça devient : « tu es un dieu ». Non je ne parle pas de toi, »

Puis :

- Autre chose ?

Lui :

- Oui. En anglais, quand est-ce que tu mets « has » et « had » ?

Elle :

- Tu mets « has » à la troisième personne du singulier (he, she, it) et « had » quand c'est au prétérit, au passé. Autre chose ?

Lui :

- Tu peux juste répondre à la question 1) ? J'y arrive pas.

Elle :

- Ah non, ça, Camillou, tu le fais seul !!!

Lui :

- Bon merci.

Un temps. Lui :

- Tu es trop sympa. Trop intelligente. Trop...

Elle, coupant court :

- Non, je n'ai pas d'argent sur moi. Et je persiste : tu fais SEUL cette question ! Ah ! Ces gars ! Ils veulent toujours qu'on fasse tout à leur place.

Lui :

- Oui, mais quand on a à faire à la crème des crèmes...

Elle :

- FAIS TA QUESTION !

*

Le soir.

Myriam attrape son téléphone portable et envoie un texto à sa meilleure amie. Elle inscrit sur son message : « ça va mieux ? »

Depuis une semaine, Manue ne va pas très bien. Chagrin d'amour.
Elle, elle est là. Elle la soutient.
Etre à ses côtés. Lui faire sentir qu'elle n'est pas seule. C'est ce qui compte.
Elle s'y est secrètement engagée.

Epilogue

C'est la nuit. Dans son lit.
Mais elle ne dort pas.
Comme chaque soir. Elle a du mal à s'endormir. Tout bouillonne dans sa tête.
Dans le noir, elle s'assoit.
Et puis, elle réfléchit.
D'après elle, il n'y a pas que l'engagement politique ou vivre pour une cause, il y a aussi être proche des autres.
Les aider... les écouter... le don de soi... apporter... être courageux... vaincre l'égoïsme inné qu'on a en nous. Se vaincre nous-mêmes... être altruiste.
Elle vient de se rendre compte que depuis bien longtemps, malgré son handicap, tout cela est possible, et même mieux, c'est l'essence de sa vie.
Ses paupières s'alourdissent, Myriam sent le sommeil proche. Elle se recouche et essaye de trouver la position propice au repos. Elle attrape sa main avec son pied et la place, grande ouverte sur le matelas, à côté de son visage, pour éviter les crampes. Que de contorsions !
Et puis, elle a trouvé sa place.
Apaisée.
Noir.

*Noémie Aulombard
(mai 2007)*